

Ô !

C'était tout alentour comme mille mains qui portaient sur leur paume la voix à la traîne dorée. Et ces mille mains étaient à leur tour mille mondes où l'on aurait bien pu se perdre et mourir, mais Kigalisha et sa tribu étaient des enfants du désert et c'était justement ces mains qui les avaient façonnés jusqu'à ce qu'ils atteignent l'âge d'homme. La voix résonnait encore comme maternellement quand la caravane s'arrêta, pesante et rutilante, le dos courbé de richesses. Alors tout être, animal, objet s'abaissa vers le sol et le genou fléchi rendit grâce du moment. Embrasse-moi, toi l'oasis de mon âme, où je me donne éperdument, nu et priant, puis disparais, à la faveur de l'ombre, sous la fraîcheur de ton sein.

Tard dans la nuit costumée d'étoiles aux noms plus glorieux les uns que les autres, Kigalisha veille et songe : qui t'a nommé ainsi « étoile de celui qui a du chagrin », est-ce l'homme ? Et toi renard du désert, qui t'a nommé ainsi « rire caché de la dune », est-ce l'homme ? Et vous soleil bruyant et lune murmurante, qui vous a nommé ainsi « les regards qui jamais ne se croisent », est-ce l'homme encore ? Et toi grain de sable, qui t'a nommé ainsi « idéal infini de l'humilité », est-ce l'homme toujours ? Et toi, enfin, homme, qui t'a nommé ainsi « vautour égorgueur et pillard

L'appel de la pluie

Noé était si las qu'il s'endormit sous la pluie. Du moins c'est ce qu'il crut ; mais c'est par le chemin de ses rêves qu'elle vint, tant il l'avait désirée. Les paupières closes et l'âme attentive à la nuit emplie d'étoiles qui le recouvrait de sa robe souriante, il eut ce songe qui le marqua comme le sceau marque la cire. Allongé dans les hautes herbes où il s'était effondré après une journée éreintante, la terre le prenait à la gorge et des poussières de soleil venaient s'échouer sur ses lèvres comme des météores.

Il s'imagina que les vastes étendues désertiques s'écoulaient en lui pareilles à la chanson du sable dans le sablier. Qui donc versait à son oreille cette douce et mortelle mélodie ? Était-ce une fée ou bien les génies des dunes, il n'aurait pas su le dire. À un moment, l'ayant pris pour une pierre, un fennec jeune et imprudent, au regard vif qui picore de tous côtés, vint se lover au creux de son bras. Un mouvement de son âme le fit s'enfuir hélas avec son mystère, enfant du désert qui retourne à son père. Un peu après, le dormeur agité sembla sentir la caresse glacée d'un serpent sous sa nuque, il en perla une goutte de sueur froide à son front couvert d'épines. Ce n'est que bien plus tard que la nuit apparut, qu'enfin elle daigna se montrer et descendre des hauts quartiers du ciel où elle avait élu résidence, jusqu'aux bas fonds de cette

Ce qui entoure le silence

La caméra se mouvait dans les rues du petit village avec la discrétion d'un chat. Elle englutissait tout par sa gueule noire et ronde. On aurait dit qu'elle se déplaçait dans une apesanteur toute lunaire. Il faut dire que celui qui était derrière s'en servait comme d'un troisième œil. Les images passaient dans l'objectif puis dans tout son être sans plus de difficulté que s'il s'agissait de l'eau claire des lacs de montagne. Elle était la plume de l'écrivain, le pinceau du peintre et il n'y avait pas d'obstacles en son art. Du moins les obstacles qu'il rencontrait étaient pour Enrico : « ce qui se cache et reste en lisière du mystère ».

Depuis qu'il tournait ce film, quelques mois s'étaient écoulés dans le village de Ballino et maintenant nul ne faisait attention à lui. À la méfiance des premiers jours avait succédé une sorte de reconnaissance. Désormais, il faisait partie de la communauté villageoise et la caméra était considérée comme son outil de travail, au même titre que la faux du paysan, la masse du charpentier ou le chariot du colporteur. Aux veillées l'on avait bien cherché à savoir qu'est-ce qui se tramait derrière l'œil de l'étranger, mais il se déroba toujours en un sourire qui vous transportait ailleurs. Certains avaient accepté de participer au tournage. Les gestes, les visages, les paroles au commencement furent timides mais rapi-

À ma plume

Reçois ces mots toi qui t'envoies pour une destination qui m'est inconnue puisque je ne te vois plus. Oui, reçois-les comme il nous arrive parfois de trouver, au petit matin, dans la campagne toute encore revêtue du voile transparent de la nuit, un oiseau tremblotant tombé du nid et dont le cœur bat à rompre les amarres.

Est-ce de n'avoir pas appris à voler ou bien est-ce de l'avoir oublié, je ne peux le dire, mais ce que je peux lire c'est ton sourire douillet t'entendant appelée « ma plume, ma petite plume ». Tu vas encore écrire : de quel drôle de nom à présent m'habilles-tu ? Ignored-tu combien souvent dans un grand élan de fièvre je pense à toi, cherchant : de quel nom te déshabillerai-je ?

L'espace tout entier, qui de ses bras infinis nous sépare, ne peut cacher ton âme à mon âme, car loin de toi et c'est encore pour longtemps, je me suis fait une amie ici, fidèle confidente. Oh, ne crains pas d'être jalouse, car cette amie c'est justement cette plume, c'est elle ce soir qui tout en t'écrivant m'écrit. Et combien parfois elle semble m'arracher quelques pauvres mots d'amour usés et combien parfois c'est elle qui semble me les souffler lorsque je suis à court d'espoir.

Un rêve dans son assiette

Un homme est assis devant une assiette de riz qu'il mange longuement. Et il mange si longuement, longuement, que le riz se met à germer et de jeunes pousses montent d'un peu partout. Elles montent, montent si haut qu'elles viennent lui chatouiller les narines.

« Ça ! » se dit-il. Mais il n'avait encore rien vu. Aussitôt un éclair zébra l'atmosphère et de gros nuages se formèrent au-dessus de son assiette. Et la pluie, une pluie diluvienne se mit à tomber jour et nuit, car c'était la saison des pluies.

“Garçon !” s'écria notre héros en herbe mais le garçon ne voulut plus servir un client sous ce déluge.

“Je veux parler à la direction !” Ce à quoi répondit le garçon qu'elle avait depuis longtemps quitté les lieux.

“Et pouvez-vous me dire dans quelle direction ?” rétorqua notre homme et dans son cœur l'impatience laissa bientôt place à la colère et l'indignation. Il voulut partir, mais il avait commandé comme dessert un délicieux baba au rhum dont l'image entraperçue le retint. « Partir et puis pour où ? » puisque l'on ne savait même plus à quelle direction se fier.

Le miracle

C'était un de ces dimanches solitaires et vagabonds qui, les pieds pataugeant dans l'automne, ont la tête dans l'hiver ; sur les épaules d'une transparente blancheur, un châle distraitemment jeté par un amoureux jardinier.

Un soleil irradiant de joie sifflait alentour et regardait partout indiscret. Un de ses rayons se détacha et pénétra dans l'église grelottante qui lui en fut bien reconnaissante. L'heure était à la messe. Du livre grand ouvert s'écoulait, imprévisible comme un torrent, une lecture poignante qui soulevait de son rythme large les cœurs dans les poitrines des villageois immobiles. Cela avait commencé comme les précédents sermons qui étaient une sorte de sculpture difforme dont jamais rien n'émergeait, et puis tout d'un coup ça vous frappait de toute sa force et de toute sa vérité. Dans l'argile encore fumante respirait une forme qui vous était familière et à la fois ne cessait de vous surprendre. Devant tant de splendeur immaculée, on ne pouvait s'empêcher de saluer d'un geste de l'âme. Tout ce que ce sentiment contenait et qui aux yeux des hommes semblait avoir été cent fois galvaudé, rejaillissait comme une jeune source qui répand alentour sa chanson virginale. Voilà que dans ce vieux paquet cent fois ouvert, on trouvait quelque chose de neuf et ardent. Un cadeau que l'on avait dû

Au-delà des haies

à M.-J. P.

Elle se tenait là, à dix pas, au milieu de la foule qui l'acclamait. Elle avait fait une très belle course, on aurait dit qu'elle ignorait la pesanteur et que tout autour d'elle émanait une impression de légèreté : nul poids, nulle lourdeur ne nous entravaient et l'air lui-même nous portait. À cet instant, cet instant seulement tout était grâce car comment la grâce se renouvelle, cela nous ne le savons pas. Et au sommet de cette grâce il y avait son sourire ineffable sur lequel vous auriez mis le nom d'une déesse, d'une enfant ou bien d'une biche. Un sourire où l'on touchait quelque chose de très ancien dans l'humanité et qui remontait peut-être même jusqu'à son créateur. Oui le sourire de notre Créateur au soir du sixième jour : ce mouvement même qu'il créa comme manifestation de la joie.

Je me tenais à distance, malgré cela, son rayonnement vint jusqu'à moi et laissait de grands trous d'ombres sur mes yeux et sur mes mains. Incapable de m'approcher pour lui parler je remarquai Alex se glisser près d'elle et lui chuchoter quelques mots à l'oreille. Son visage se tourna vers moi mais déjà, sous l'apparence calme de mon front, je plongeai vers des mers intérieures insoup-

Le nom d'Elsa

Quand Augustin quitta le petit village, il était trop tard pour faire demi-tour. L'hésitation qui l'avait saisi quelques jours auparavant s'était enfuie maintenant comme la mémoire de la brume. Il fallait désormais faire vite, il avait dû certainement être repéré du côté du Grand Passage, alors il y aurait toujours quelqu'un pour le dénoncer. La grande difficulté, la seule au fond, était qu'il devait se séparer d'Elsa. Ils s'étaient entendus qu'elle le rejoindrait quand tout serait oublié en passant par l'Italie, n'ayant pas participé ouvertement à la révolte, elle ne serait pas inquiétée.

La révolte, elle avait éclaté au grand jour dans un geste rapide qui avait tournoyé dans l'air allié, foudroyant mortellement le garde. Il arrive un moment où l'humiliation ne peut plus être noyée dans les ornières boueuses des chemins. Et ceux-ci se redressent en un formidable mouvement semblable au bondissement d'un fauve, happés qu'ils sont par leur direction d'autrefois. Car c'était un peuple libre comme il n'en existe plus guère et l'on était venu porter le vice au milieu de cette liberté, comme un ver qui vous ronge. Un ver auquel ils avaient donné le nom d'argent. L'argent qui, d'abord sans signification, s'introduisait petit à petit dans les maisons, puis dans les murs, puis dans les habitants de ces murs, puis enfin dans l'esprit qui les habitait. Alors il se glis-

Vent de métro

Il était quatre, cinq heures. Il y avait longtemps qu'on ne précisait plus du soir ou du matin. Depuis combien de temps Renz n'avait-il pas vu le ciel, cela il ne le savait même plus. Mais ce qu'il savait c'est que les jours ne faisaient plus que douze heures et qu'une fois ce temps écoulé tout recommençait dans une exacte similitude. Sur sa nuque fraîchement rasée le couperet du temps tombait, monotone et tranchant comme les aiguilles d'une montre. Il fallait donc toujours très rapidement dormir, se laver, se nourrir et circuler des zones d'habitat aux zones d'activité. Pas question de parler à qui que ce fut, pas même le temps d'arrêter son regard sur un visage perdu dans la foule. Les hommes et les femmes vivaient séparément. Quant aux vieillards et aux enfants on n'en voyait jamais, ils étaient traités à part.

Ce soir-là (mais était-ce seulement un soir) Renz s'engouffrait comme d'habitude dans le couloir 3475 quand l'alarme se déclencha. Depuis quelque temps les grands tunnels qui perçaient la ville de part en part étaient sujets à de fortes variations de pression qui allaient jusqu'à emporter des humains et faire subir aux installations des dégâts considérables. Alors un bruit effroyable se fit entendre au bout du tunnel et se rapprocha rapidement. C'était le vent qui hurlait à la mort, déchiqueté dans ces boyaux trop

La terre est bleue

Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux

Et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux.

Que les eaux inférieures s'amassent

Et que paraisse la terre.

Genèse 1, 6 et 9.